

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Leçons de ténèbres

Patrick Lafontaine

Volume 44, numéro 3 (257), septembre 2002

Transmissions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafontaine, P. (2002). Leçons de ténèbres. *Liberté*, 44(3), 114–119.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Leçons de ténèbres

Patrick Lafontaine

I

N'OUVRIR JAMAIS LE JOUR

Car il est ennemi du savoir. L'esprit curieux s' imagine y voir l'objet de son apprentissage, alors qu'il le jette dans l'ombre. Le maître, qui sait l'absence de toutes lumières, n'offre en aucun temps le mensonge du jour à ses apprentis, puisque certains pourraient y croire et s'endormir la nuit. Il préconise, au contraire, une marche à l'aveugle, guidant ses élèves au seul rythme de son souffle. La lumière alors naît, en équilibre sur l'ombre.

II

OFFRIR SA DOUCEUR TELLE UNE DEMANDE

On néglige trop souvent l'ascendant du faible. Celui qui consent à l'échec, qui se retire de sa puissance pour en offrir la demeure, celui-là apprend comme nul autre. Devenu homme sans peau, le flux de vie qui l'habite se propage sans peine. Apprendre, dès lors, prend la forme d'un acquiescement, offert au corps humilié.

III

ENTRE CHIEN ET LOUP

Comme, longtemps après s'être engagés l'un envers l'autre, le soir tire du jour sa profonde angoisse, le maître et l'apprenti découvrent, après maintes démissions, qu'ils ne se retrouveront sans doute jamais. Rien en ce crépuscule qui soit pourtant décadence – plutôt la pudeur la plus pure face à l'amour : celle qui renouvelle la candeur, la procréée sans jamais offrir le repos du cœur. De part et d'autre, le renoncement n'entrevoit plus de fin.

IV

DE LA NÉCESSITÉ DE CUEILLIR L'ABSOLU DANS SES MAINS PROPRES

Le monde n'est pas infini à l'image de Dieu. S'il est infini, c'est à l'image de l'homme. Comme l'homme, le monde offre l'apparence de l'identité, de l'unité. Mais le monde de même que les hommes ne sont que des approximations de leur caractère. Le monde ne saurait s'infinir comme Dieu, car Dieu est d'abord caché, puis se révèle en ceci qu'il est infini. Or, le monde et l'homme se donnent d'abord en actes pour cacher l'infini qu'ils portent. L'homme est contre lui-même une frontière dressée.

V

S'ACCOMMODER DE LA CULPABILITÉ

Puisque, dans l'état actuel des choses, chaque maître se trouve responsable de l'ignorance triomphante. Et s'il se plaît à croire en la grandeur du courage qu'il déploie pour guider, il est doublement coupable pour ne pas savoir évaluer son désastre, ni se juger à sa juste valeur.

VI

SAVOIR SE FAIRE PÉRIL

On ne peut considérer ni le savoir ni le pouvoir comme refuges. Si les plus sots recherchent la prudence, les autres, peu nombreux, s'appliquent à l'ignorer. Aussi le maître se doit-il d'abandonner au danger son élève avant qu'ils n'en soient mûrs. Dépouillés de leur fondement, tous deux défricheront des acres d'intranquillité ; à grands coups d'accabllements, ils discerneront les lieux propices à l'incessante détresse.

VII

TRAVAILLER SA PAROLE COMME UN GLACIS

Avec abîme et transparence. Que les mots s'accumulent en un talus où glissent les esprits, tout en leur permettant de percevoir, entre les pierres, les fondations du château. Toute parole offre un leurre qui seul définit le lustre de la connaissance. Nul apprentissage sinon par l'épreuve de la fortification, de la mise à distance – le fantasma, comme l'essence même du droit à la connaissance.

VIII

NE PAS SE MÉPRENDRE SUR LES FINS DE SON ENSEIGNEMENT

Car cela mène aux plus crasses suffisances. Quelques-uns ne voient pas plus en leur élève que la projection de leurs propres limites. Ils obligent ainsi l'édification d'un modèle réduit d'eux-mêmes. Il faut plutôt creuser, pour soi, un puits si profond que l'apprenti nous y perde, depuis son plateau, et, de là, élever son regard. Du haut de son innocence enfin, il nous montrera le chemin pour se hisser jusqu'à lui.

IX

CONCEVOIR ET CONSENTIR LA MORT

Tel est le motif, au fond, de toute transmission. Tant elle oblige l'homme à évaluer son manque d'éternité, tant elle l'appelle pourtant à hisser des voiles, à conquérir le moindre leurre d'une réponse, à s'y fonder, puis à transmettre la cartographie de ses impasses. Malgré le passage des voiles, l'horizon demeure, et le gouffre, identiques.

X

SE FAIRE CHARITÉ DE TÉNÈBRES

Nul doute : révéler, c'est jeter sur l'autre le lourd manteau des ténèbres. C'est le ligoter à la roue du progrès, lui définir des méandres sans fin ; inventer des solitudes à valeur exponentielle. Et, ce faisant, c'est aussi prendre conscience du lourd poids de son savoir défaillant, creuser en soi de nouvelles ténèbres qui appelleront lumières. Transmettre, ainsi que naître à sa propre ignorance.